

Carnets de la survie (extraits)

Louise Dupré

Volume 44, numéro 4 (258), novembre 2002

Face au monde, figures du poète

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33004ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupré, L. (2002). Carnets de la survie (extraits). *Liberté*, 44(4), 32–43.

Carnets de la survie (extraits)

Louise Dupré

à J.-P.

Note un

Tu avais écrit, ce matin-là. C'était l'été, le plein été, comme dans les clichés. Le soleil, la moiteur, le temps de vivre et d'aimer. Tu avais écrit tout l'avant-midi, ton petit ordinateur posé sur tes genoux. C'était l'écriture d'été, oui, celle qui s'arrête un moment pour regarder les vignes à travers la fenêtre, quand elles acceptent d'offrir leurs fruits, malgré le climat. L'écriture qui, malgré la rudesse du monde, porte une espérance. Non pas une légèreté, mais une espérance. Une douceur. Maintenant, tu peux vraiment comprendre la différence entre *légèreté* et *espérance*. Ce matin-là, tu ne pensais pas au poids précis de ces deux mots. Tu formais une à une les phrases d'une narratrice, une femme qui ne serait pas tout à fait toi.

Tard dans l'après-midi, il a suffi d'un nom de maladie, prononcé par celui que tu aimes, pour que la réalité abolisse toute fiction. Et, à travers les larmes, tu t'es demandé si les mots du poème ou ceux du roman tiendraient encore sous ta main. Cette interrogation, tu l'as laissée flotter, mais mollement, sans ancrage. Devant la douleur, la seule question véritable est celle de la survie. Tu as rangé tes livres de littérature pour consulter des dictionnaires de médecine.

Note deux

Mais la médecine n'explique rien de l'incrédulité qui fait dire que les cellules n'ont pas toujours raison. Ni de cette détresse qui pourrait, en un seul instant, remplir tout l'espace si les mots ne venaient pas la combattre. Ni de la vulnérabilité que tu ressens parfois jusqu'au vertige. Ni du désir qui vous prend à l'aube parce que le corps vous rattrape au premier tournant. Ni des fous rires parce que le rire est plus fort que les diagnostics. Ni du futur puisque la langue continue de conjuguer ses verbes à tous les temps. Ni de ton entêtement. Ni de cette confiance qui monte de tes entrailles alors que tu ne l'attends pas. Ni de l'apaisement quand tu recommences à voir le monde comme avant. Ni de la beauté du présent sur le balcon, après la journée, en sirotant un verre de vin. Ni de l'amour, de l'amour qui appelle la force et de la force qui appelle la vie.

Il y a des médecins qui le savent. Heureusement.

Note trois

La poésie commence là où la langue de la science reste muette, là où elle reconnaît son impuissance à saisir toute l'amplitude du réel. Elle montre la faille et, à même cette faille, elle crée une brèche, une ouverture sur ce qui échappe à la syntaxe admise. Une présence au monde qui te fait douter de ce que tu as mis tant d'années à apprendre, de ce qu'autour de toi on répète comme s'il n'y avait qu'une réalité, aplatie sous les mots. La poésie a commencé quand tu as cessé d'être une bonne écolière. Quand tu as pu dire *Je vois les choses autrement*. Quand tu as pu dire *Je*.

La poésie commence quand on se sent capable de se séparer des grands dogmes religieux, familiaux, politiques, scientifiques. Littéraires. Prenant plus d'un chemin, elle appelle le doute, la remise en question, la résistance, la révolte, la subversion. Toujours elle impose un face-à-face plus ou moins douloureux avec le passé. La poésie est une incessante entreprise de mise à distance, de renonciation, voire de destruction. Ce que certains appellent parfois *négativité*.

Tu préfères le mot *destruction*. Plus radical. Plus violent. Et qui permet de soigner le mal par le mal. Comme dans certaines médecines boudées en Occident.

Note quatre

Tu te tiens debout, bien droite en face du monde, parce que c'est la seule posture qui convient à la lutte. Ta lutte, elle est

bien différente de celles que tu as menées, il y a longtemps, au sein de mouvements sociaux qui cherchaient le bien commun. Mais n'empêche, tu auras appris là la base du combat. Pour cette lutte-ci, tu mettras en pratique tes anciens enseignements. L'objectif : la survie. La méthode : les actions, les paroles, les écrits.

Actions. Aujourd'hui, toi et l'homme que tu aimes, vous ferez comme avant. Vous préparerez un repas pour des amis, vous regarderez une émission de télévision, vous ferez votre promenade quotidienne, vous déciderez de vos activités pour le dimanche qui s'annonce, vous discuterez d'un peintre que vous appréciez tous les deux. Vous vivrez chaque moment, en donnant toute son importance à la vie immédiate. Ce que vous ne faisiez pas avant.

Paroles. La maladie, vous en parlerez peu, pour la circonscrire, pour l'empêcher de prendre toute la place entre vous deux. Bien sûr, elle viendra s'immiscer dans la conversation comme ces lourdes montagnes aperçues au loin, lors d'un voyage, et qui sont presque aussitôt avalées par le brouillard. Elle est là, la maladie, elle ne se laisse pas si facilement oublier, mais vous voulez qu'elle reste en arrière-plan, dans le clair-obscur de vos pensées, qu'elle ne passe pas à la lumière.

Écrits. Les mots du poème ne te viennent pas pour l'instant. La vie immédiate du poème entre en choc avec l'autre, celle du quotidien, elle lui résiste. Tu as besoin de réfléchir, de prendre de la distance. Tu continues à enchaîner une à une les notes de ce carnet non pas en pensant que l'écriture peut apporter une quelconque guérison

– tu n’es pas si naïve –, mais de l’énergie. Il t’est même arrivé de prononcer à voix basse ce vieux slogan de ta génération : *Nous vaincrons*.

Ce carnet, tu l’écris pour lui. C’est-à-dire, comme s’il l’écrivait avec toi. Vous avez besoin du pluriel. Tu viens de comprendre toute la portée du mot *dédicace*.

Note cinq

Aujourd’hui, c’est encore le soleil, les raisins de plus en plus mûrs qui courent sous la fenêtre, les oiseaux. Un de ces décors de carte postale qu’on rencontre dans les mauvais poèmes. Pourtant, malgré toute la mauvaise poésie que tu as lue, tu es aujourd’hui sous le charme du monde, tout à côté. Qui vous est donné, pour la durée du jour. Et tu te demandes comment tu pourrais faire entrer dans un poème la lumière et les ombres qu’elle dessine sur la brique, les verts multicolores des feuillages, les chamaileries des oiseaux. Tu cherches comment faire se rencontrer la poésie et la vie qui paille dans l’ignorance des livres.

Qu’est-ce qui fait un bon poème ? La vision, l’imagination, la maîtrise de la langue, la connaissance de la tradition, la capacité d’innover ? Tout cela, tu l’as répété à satiété dans tes ateliers d’écriture. Mais la question que tu n’abordes pas, pas dans tes ateliers du moins, c’est la suivante : Qu’est-ce qui fait la différence entre un *bon* poème et un *grand* poème, c’est-à-dire celui qui te rejoint là où tu ne le soupçonnerais pas ? Il te semble que c’est la qualité de

la relation qu'établit l'auteur avec le monde, relation qui implique, chez celui ou celle qui écrit, la totalité de l'être.

La totalité de l'être. La tête, bien sûr, qui réfléchit, raisonne, se contredit, imagine. Le cœur, lieu de l'amour, de l'inquiétude, de l'angoisse, de la colère, de la haine parfois. Le sexe et son appétit de vivre. Les sens, oui, les cinq sens, non pas seulement ceux de la distance, la vue et l'ouïe, mais aussi les plus primaires, le toucher, le goût et l'odorat. Les cinq sens et le sixième, celui qui a été boudé par les positivistes et qu'on nomme encore *intuition* parce qu'on ne sait pas le nommer autrement. Celui qui sans preuves scientifiques te fait dire à celui que tu aimes qu'il vivra longtemps.

Le défi du poète, c'est d'arriver à s'approcher le plus près possible du monde pour que le monde se fraie un chemin à *travers* la langue. Non pas *dans* la langue, mais à *travers*. Dans une coïncidence toujours plus ou moins ratée. Une approximation.

Note six

Encore une fois tu as parlé comme avant. Légèrement. Tu as donné des grades à la poésie. Or, il n'y a pas de grands ou de petits poèmes, mais dans la masse anonyme des poèmes qui sont des poèmes, il y a les poèmes essentiels et les autres, ceux qui pour toi ne rencontrent pas une certaine vérité du rapport au monde. Qui restent de l'ordre de la littérature. Des poèmes bien tournés, brillants parfois. Mais où l'on sent une tiédeur, une mesure, ou la convenance

du moment. Le lieu commun. La reproduction du modèle. L'artisanat.

Depuis l'après-midi où tu as compris dans tes entrailles le sens profond du mot *maladie*, tu ne peux plus apprécier la littérature qui reste au rang de la littérature. Tu ne le pourras plus jamais. Pas plus que tu ne pourras adhérer à des réflexions de bon aloi sur le poème. Comme celles qui avancent qu'écrire, c'est transformer la vie. De telles affirmations ont peut-être le mérite de soulager le poète qui alors peut se sentir utile, qui a moins l'impression de perdre son temps, mais elles ne te leurent pas. Ce qui transforme la vie de l'individu, c'est l'éventail des bons vœux qu'on formule pour le Nouvel An : l'amour, l'argent, la santé ou, quand on ne l'a plus, un bon médecin, de bons médicaments, des traitements efficaces.

La poésie se contente de dire ce que l'on aurait tu, elle témoigne de la beauté, de la joie, de la colère. De la douleur. De la révolte.

Note sept

Tu as demandé à celui que tu aimes s'il est révolté. Il t'a répondu que non. Toi non plus d'ailleurs. Il te semble que cela constituerait une perte de temps et vous n'avez de temps que pour la lutte. Le combat pour la survie. Dans le dictionnaire, tu trouves trois sens au mot *survie* : 1) « État d'une personne qui survit à quelqu'un ». 2) « Vie après la mort ». 3) « Le fait de survivre, de se maintenir en vie ». Dans les trois acceptions du terme, tu remarques que la

survie vient *après* : après l'autre, après le décès, après la santé.

C'est pourtant la dernière acception qui vous concerne tous les deux. Et pourtant, suffit-il de maintenir la vie pour que ce soit la vie ? Non, bien sûr. Mais c'est paradoxalement quand se pose la question de la survie que la vie prend toute sa résonance. Le raisin dans la vigne, le verre de vin sur la table, un fou rire à propos d'un rien malgré la boule dans la gorge, malgré l'inquiétude. Ce qui pour vous était accessoire a pris le premier plan. La moindre image, la moindre sonorité, tout autour de vous prend un sens. Comme dans le poème.

La seule poésie véritable est maintenant pour toi une poésie qui maintienne le lien à la vie quand on a compris qu'elle n'est pas éternelle. Une poésie où chaque mot active les battements du cœur, l'afflux du sang dans les artères. Car si tu ne reconnais pas à la poésie un pouvoir de guérison, tu souhaites du moins qu'elle puisse jouer le rôle de déclencheur, qu'elle puisse susciter chez un possible lecteur le goût de se battre.

Se battre. Admirer le raisin de plus en plus lourd de la vigne, entendre ce qu'avant on n'entendait pas : la cigale, le miaulement d'un chat dans la ruelle, et le silence, le silence de la nuit parfois quand on est seul à veiller. *Se battre.* Les vraies batailles sont les plus petites, celles qu'on livre seul contre l'absurde de l'existence. Avec, pour toute arme, ces yeux, ces oreilles, ce toucher que nous révèle parfois le poème. Comme un bien qu'on ne savait pas posséder.

Note huit

« Les os ne sont pas atteints ». Vous étiez exsangues dans ce bureau de l'hôpital quand le médecin a téléphoné pour connaître les résultats de l'examen. Tu ne voyais que le doigt sur l'appareil, puis la voix qui a prononcé le numéro du dossier, et le crayon dans l'autre main. Le médecin a enfin raccroché et le verdict est tombé : « Les os ne sont pas atteints ». Tu as saisi la main de celui que tu aimes et tu y as déposé un long baiser. C'est la plus belle phrase que vous ayez jamais entendue.

« Les os ne sont pas atteints ». Sept syllabes. La dernière, celle qui est accentuée, est masculine. Cette petite phrase entrerait-elle dans un de tes poèmes ? Tu pourrais en faire une métaphore. Mais elle n'aurait jamais l'impact de la réalité. Jamais. Les plus belles phrases qu'on entend dans une vie ne sont pas des phrases de poèmes.

Tu comprends maintenant à quel point les poètes se leurrent dans leurs essais sur le pouvoir de la poésie. La poésie est comme les médecines douces. Elle peut faire du bien à ceux dont la vie n'est pas en danger. Mais au pied de l'échafaud ou devant un médecin au téléphone, elle n'est d'aucun secours.

Note neuf

Il a suffi de la phrase « Les os ne sont pas atteints » pour que le temps de nouveau se dilate, reprenne une certaine horizontalité, pour que s'ouvre de nouveau la possibilité

d'un futur qui ne soit pas constamment ramené à l'urgence de l'instant. Ce n'est plus constamment le vertige du poème où chaque sonorité, chaque syllabe, chaque mot peut faire basculer le vers. Mais ce n'est pas non plus l'insouciance de la prose qui répand son flot. Une tension plutôt entre la continuité de la phrase et la verticalité du vers. L'exigence peut-être de la poésie en prose. Car il faut continuer la bataille.

Ainsi, alors que tu viens de noter que, dans les moments où il faut lutter pour la vie, la poésie passe au second plan, l'état de survie te fait paradoxalement entrer dans un temps poétique. Mais la contradiction n'est qu'apparente. Car la vie alors prend la place du poème, la vie devient poésie. Voilà sans doute pourquoi tu n'arrives pas à écrire de poèmes actuellement. La poésie viendra dans l'après, quand la vie sera retournée au calme, quand elle ne connaîtra plus ce *dérèglement de tous les sens*. Quand tu auras de nouveau besoin de créer le désordre dans la langue parce que les jours seront retournés à leur petite histoire sans histoire. Quand les gorgées de votre verre de vin ne seront plus aussi précieuses que maintenant. Quand de nouveau tu seras peut-être capable d'écrire.

Note dix

La poésie jamais ne sera le réel, les poètes l'ont assez dit... La poésie n'a de prise que dans l'après-coup, sur le réel assagi, pacifié. Et pourtant, elle cherche à toucher le réel, à le maintenir en vie, malgré le passage du temps. Dans le geste du poète qui trace les signes sur le papier, il y a

l'espérance de créer, pour soi et pour l'autre, un lien avec le monde, il y a l'espoir fou d'une éternité possible, ne serait-ce qu'un instant. Il y a le rêve que la mort n'est pas le mot de la fin.

Il ne restera peut-être, du geste poétique, que l'énergie du geste. « Car, *entre-temps*, nous aurons vieilli », écrit Yves Bonnefoy. « L'acte de la parole aura eu lieu dans la même durée que nos autres actes ». L'homme que tu aimes sera guéri. Vous aurez recommencé à compter le temps en décennies, comme avant. Les poèmes que tu auras écrits à partir de cet été-là te sembleront venir d'une main étrangère. Mais tu écriras des poèmes sur cet été-là, tu le sais, puisque la maladie, elle, ne disparaîtra pas, puisque d'autres en souffriront, puisque tu veux croire qu'ils auront besoin de ces poèmes. Tu écriras parce que tu as besoin de croire qu'on aura besoin de toi par tes poèmes. Tu écriras. Tu veux croire que tu as raison de prendre le temps des poèmes. Mais c'est peut-être toi, au fond, qui veux rester en vie. On ne vit pas si facilement avec l'idée que nos mains sont inutiles.

Note onze

En face du monde, il y a la main du poète, douce, rugueuse, avec ses blessures, ses cicatrices, un peu plus de rides chaque année, et ses ongles noirs parfois, mais c'est une main tout de même qui s'avance, s'offre à l'autre, avec le risque que l'autre ne veuille pas tendre sa main à lui. Qu'il ne ressente pas la nécessité d'un lien. Mais le poète est en tout point semblable à ses *frères humains*, de sorte qu'il

peut espérer trouver un accueil, s'il accepte de descendre en deçà des clichés et des lieux communs poétiques pour écrire vraiment.

Écrire. Essayer de s'approcher le plus près possible de la sensation, de l'émotion, de l'impression, de la réflexion du moment. Désespérer de rendre la lumière exacte de la vigne, mais du moins dire la vigne qui cette année vient caresser la fenêtre, comme en un commencement. Comme si le monde venait te rejoindre alors que tu alignes ces mots sur le papier. Comme si. Il faut bien avouer que tu ne vivrais pas si tu ne pouvais pas imaginer un autre monde à côté du monde. C'est ce que tu appelles la croyance, à défaut de la foi en un au-delà.

Tu fais le pari que tu n'es pas seule à avoir besoin de croire.

Note douze

« Voulez-vous vivre ? » avait demandé le médecin quand il avait appris la vérité à l'homme que tu aimes. Sans hésitation, il avait répondu oui. Et toi, tu le veux vivant. Pour le voir vivant, il te faut vivre, toi aussi. Absolument.

« Voulez-vous vivre ? » C'est une question qui appartient à la littérature. Qui la fonde. La poésie est un oui crié avec force au monde. Comme à soi-même, devant l'écran d'un petit ordinateur posé sur les genoux.